L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 8 JANVIER 1896. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI, 8 JANVIER 1896.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 7e page.

L'AFFAIRE DU TRANSVAAL

L'Afrique est plus grande que l'Amérique du Sud, aussi vaste que l'Amérique du Nord, mais plus compacte et deux fois plus étendue que l'Europe. Bien qu'habitée jusqu'ici par des races inférieures, elle possède une population considérable, plus considérable que celle de l'Amérique du Nord, mais dont le chiffre n'est pas encore nettement fixé. Il peut varier de 150 millions à 200 millions d'habitants de différentes races et origines ; elle s'étend du 35e degré au-dessus de l'équateur au 34e ou 35e degré au-dessous; soit en tout une longueur de 70 dégrés ou d'environ 1750 lieues, du nord au sud. Coupée par le milieu par l'équateur, elle contient des contrées extrêmement fertiles qui attendent, depuis des milliers d'années, le travail de l'homme civilisé pour devenir peut-être les premières régions du globe

C'est de toute la partie orientale de cette partie du monde que l'Angleterre prétend s'emparer et devenir l'absolue maîtresse. Le fait est qu'il ne lui manque que très peu d'acquisitions à faire, pour pouvoir se promener, à son aise et sans aucun obstacle, de la Pointe de la Colonie du Cap où elle domine sans conteste, jusqu'à l'embouchure du Nil et du Canal de Suez qui tombent dans la Méditerranée—région dont elle vient de s'emparer et qu'elle compte détenir au mépris de toutes les conventions et des droits des autres puissances européennes. Aussi y trouve-t-elle des résistances, à chaque instant, tantôt, de la part de la France, la seule puissance qui lui fasse sérieusement ombrage sur le continent noir ; tantôt de la part de la Russie, qui a quelques réclamations à faire de ce côté ; tantôt de la part du Portugal, qui ne veut pas se laisser enlever ses possessions africaines ; tantôt de la part de la Belgique qui la gêne du côté du Congo ; tantôt même de la part de l'Allemagne, avec laquelle elle est en train de se brouiller, à propos des affaires du Transvaal.

Pourquoi, de ce côté et de la part de l'Empereur de l'Allemagne, cette intervention tout-à-fait inattendue et qui peut paraître fort étrange à ceux—et ils sont légion—qui ne sont pas au fait des choses de l'Afrique ? Pourquoi cette querelle de famille entre le petit-fils, Guillaume II, et la grand'mère, la Reine Victoria ? Pourquoi, enfin, ce conflit entre l'Allemagne qui, dans l'Occident, a besoin de la bienveillance de l'Angleterre, et l'Angleterre qui sent encore plus le besoin d'avoir sur le continent européen une amie puissante comme l'Allemagne ?

C'est que celle-ci a, elle aussi, des possessions dan l'Afrique Orientale ; c'est que les Boers qui occupent le Transvaal et qui y ont formé une république prospère, sont non seulement des Européens, mais des Hollandais, presque des compatriotes des Allemands, et que ces derniers sont bien aises de trouver, au fond du continent noir, des hommes de la même race, presque de la même langue à qui ils puissent tendre la main, avec qui il leur soit possible de fraterniser.

Nous concevons parfaitement que Guillaume II ne permette pas à la Grande Bretagne d'écraser la république Transvaal. C'est un appui de moins qu'il aurait, dans ces lointains parages, en cas de besoin. Les liens de famille exercent, sans doute, une certaine influence sur la conduite des princes ; mais la raison d'Etat l'emporte de beaucoup sur ces liens qui sont bien faibles à ses yeux, qu'à chaque instant et, à tout propos, elle se plaît à briser sans pitié.

Ce qu'il y a de bien évident, c'est qu'il n'est plus permis à aucun Etat, européen, asiatique, américain ou africain, de faire un pas, à droite ou à gauche, au nord ou au sud, sans rencontrer sur sa route l'Angleterre pour lui barrer le passage, sous prétexte qu'elle est la maîtresse ou la protectrice du terrain sur lequel on a l'audace de poser le pied.

C'est une situation qui devient intolérable et qui a fini par révolter toutes les puissances, même l'Allemagne.

Ici, comme ailleurs, l'Angleterre cédera ; elle cède toujours, mais jamais ne lâche sa proie ; elle est comme le roseau ; elle plie mais ne rompt pas ; elle ne se courbe jamais que pour se relever ensuite plus arrogante qu'auparavant, au moment où l'on s'y attend le moins. L'Europe vient de commencer une œuvre bonne en soi : remettre l'Angleterre à sa place. Saura-t-elle la poursuivre jusqu'au bout ? C'est ce que nous apprendront les événements dans un prochain avenir. Les Anglais sont si habiles à troubler toutes les paix ; à briser toutes les alliances !

La religion des souvenirs.

Au moment des tristes jours anniversaires de la mort d'Alexandre III, empereur de Russie, une feuille parisienne a trouvé intéressant de rappeler le fait suivant, que personne n'a relaté et qui mérite cependant d'être signalé, car il est tout à l'honneur de la Russie.

Le jour des obsèques, immédiatement derrière le char de l'Empereur, on pouvait voir le drapeau tricolore français, parsemé d'abeilles, frangé d'or, surmonté de l'aigle impériale, porté par un lieutenant de grenadiers de la garde de Napoléon Ier. De chaque côté, formant la haie autour du catafalque, une compagnie de ces mêmes grenadiers, commandée par un capitaine et précédée d'un tambour de quatorze ans et d'un fifre de douze ans.

Pour bien comprendre cet insigne honneur fait aux vieux grenadiers français, et pour expliquer leur place, au premier rang des souverains étrangers venus rendre honneur au Tsar de toutes les Russies, il faut savoir qu'au moment de la paix de "Tilsitt" sur le "Niémen", Napoléon, pensant être agréable à l'empereur Alexandre, lui envoya une compagnie des grenadiers de sa garde, commandée par un officier, accompagné du drapeau du régiment, en tête un tambour de quatorze ans et un fifre de douze ans.

C'est le maréchal Berthier, prince de Wagram et de Neufchâtel, qui fut chargé d'offrir cette compagnie, avec son drapeau, à l'Empereur, pour lui servir de garde d'honneur, en le priant de vouloir bien l'accepter en gage de paix.

L'empereur Alexandre, touché de cette attention, envoya aussitôt à Napoléon, en échange, une compagnie de sa garde de "Préobrajenski," accompagné du drapeau de ce régiment.

***

Depuis cette époque les grenadiers sont restés en Russie avec leurs uniformes, auxquels rien n'a a été changé, ni la guêtre blanche, ni la grande capote bleue, ni le baudriers d'or croisés sur la poitrine, ni le légendaire bonnet à poils surmonté de la plaque gravée à l'N impériale couronnée de l'aigle ! Et pour être appelé à cet insigne honneur de faire partie de cette compagnie, il faut que le soldat russe ait à son actif vingt-cinq ans de service sans une heure de punition. Comme traitement, ils sont assimilés aux officiers de l'armée russe et, quoique simples soldats, ils ont le grade équivalent à celui de sous-lieutenant.

Le capitaine commandant la compagnie est un officier général en retraite, et, sauf le tambour et le fire, qui seuls sont jeunes, tous ces vieux braves ont un aspect bien touchant et bien paternel dans leurs fonctions d'honneur qu'ils remplissent depuis cette époque autour de leurs souverains défunts.

Ils ont la garde des monuments impériaux, et l'honneur de porter le corps du souverain défunt et de le descendre en terre leur est réservé exclusivement.

Le drapeau français reste toujours auprès de l'Empereur et ne le quitte jamais.

Qui saurait nous donner quelques notions sur ce qu'est devenue cette belle compagnie de "Préobrajenski" offerte par Alexandre à Napoléon ? où se trouve le drapeau de ce glorieux régiment ? où sont les uniformes des soldats ? Quel cas avons-nous fait de ce présent vivant, qui aurait dû être respecté, honoré ici, comme l'a été notre poignée de grenadiers qu'on a peine à revoir là-bas, sous la neige, dans les frimas, sans une bien légitime émotion pour le cœur français et sans un orgueil bien pardonnable.

NOËL À TANANARIVE.

Cette nuit, tandis que les uns célébraient le Noël chrétien dans les églises et les autres le Noël païen dans les restaurants, personne, dit le *Figaro*, ne s'est-il demandé comment nos soldats demeurés en garnison à Madagascar avaient pu célébrer cette fête ? C'est aux jours de joie que, dans les familles, on regrette davantage les absents : aujourd'hui, dans bien des familles françaises, on regardera avec plus de tristesse que de coutume la place demeurée vacante au foyer par le départ de ceux qui s'en allèrent dans la grande île meurtrière. Cependant, l'on peut imaginer, d'après les correspondances arrivées récemment de là-bas, la vie que mènent nos officiers et nos soldats à Tananarive et, d'après ces détails, ne pourrait-on même re transporter dans la capitale malgache pour assister à la messe de minuit dans l'église catholique ou pour voir si nos troupes ont trouvé pour leur réveillon les éléments de menus sérieux ? Le petit Noël qui verse aux hommes la paix et le bonheur a bien pu franchir les mers pour en apporter un peu aux jeunes hommes de France qui ont tant souffert et peiné durant l'expédidion et qui sentent plus cruellement à ces heures de fête la mélancolie de l'exil.

Au *Te Deum* solennel qui fut chanté après l'entrée à Tananarive, toutes nos troupes assistaient. Depuis lors, chaque dimanche, à la messe, on voit des uniformes parmi les costumes voyants des Hovas catholiques. Ceux-ci chantent faux et à tue-tête durant tous les offices : cela fait une musique enragée ; mais on leur pardonne, ils vocifèrent de si bon cœur !

A travers les ruelles étroites et tortueuses de la capitale, les officiers circulent volontiers en chaise à porteur ou *filanzana*, qui est le moyen de locomotion à la mode. Presque tous en ont acheté ; elles coûtent huit ou dix francs. Pour avoir des porteurs, on n'a qu'à sortir sur le pas de sa porte et à crier : *Bourjanes* ! cela veut dire : Porteurs ! Aussitôt on en voit arriver quatre, et l'on part. Le tarif n'est pas élevé : aux quatre porteurs on donne vingt-six ou trente sous, suivant que l'on est plus ou moins généreux ou plus ou moins satisfait, pour la demi-journée, et trois francs pour la journée entière. Et ils sont beaucoup plus complaisants et empressés que nos cochers de fiacre à la bonne grâce légendaire. Ainsi l'on peut croire que dans cette nuit de Noël les filanzanas ont circulé à travers la ville, précédés sans doute de lanternes pour éclairer le chemin.

Quant au menu du réveillon, il est à supposer que nos soldats ont pu le constituer sans peine. On trouve de tout à Tananarive, du moins comme viande—et à bon marché. Veut-on savoir quelques prix ? Le filet de bœuf coûte huit ou dix sous ; pour six sous on a un poulet ; pour 1 fr. 50 ou 2 fr. on a une oie ou une dinde, ce qui est précieux un jour de Noël ; pour 10 ou 12 francs, les officiers achètent à leurs hommes quatre moutons qui, en France, coûteraient 25 francs l'un ; un œuf coûte un sou. Les légumes sont plus chers : on trouve, cependant, régulièrement des pommes de terre, des choux, des carottes, des petits oignons, des navets, des tomates, quelquefois des haricots, des petits pois et de la salade. Comme fruits, on a le choix entre des bananes, des ananas, des nèfles du Japon et des oranges. Ah ! par exemple, le pain et le vin sont plus précieux et plus rares. L'administration fournit du pain aux officiers et, de temps en temps (par tour de bataillon), elle en fournit aussi à la troupe, au lieu de biscuit. Quant au vin, il faut être débrouillard pour s'en procurer, aussi le savoure-t-on avec délices : "Dernièrement, écrivait l'un des soldats en garnison à Tananarive, nous avons pu, dans la compagnie, nous procurer une dizaine de bouteilles de bons crus : champagne, sauternes blanc et saint-estèphe rouge. Vous imaginez si elles ont été bien accueillies !...." Le lait, qui est excellent pour remettre les malades de la dysenterie, est de prix variable : il oscille entre 30 c. et 1 fr. le litre.

Enfin, l'on trouve aussi à acheter des conserves diverses, beurre, haricots, macaroni, sardines, morue, et des confitures de fabrication anglaise qui, paraît-il, sont horribles.

Les troupes sont cantonnées soit dans Tananarive même, soit dans les faubourgs. Les officiers ont pu, presque tous, trouver des chambres, bien que les loyer soient chers et assez peu confortables. Quelques-uns se sont même mis dans leurs meubles : un lit, qui est pour eux un bonheur inappréciable et dont ils ont été si longtemps privés, coûte 40 fr. ; les paillasses sont aussi à bon marché et l'on se fabrique des draps avec de la toile blanche des Hovas. Une chaise démontable coûte 7 fr. 50, et un fauteuil à bascule 4 fr. seulement. On s'occupe même d'établir un cercle militaire dans la capitale malgache.

Depuis la fin d'octobre, les exercices quotidiens ont repris pour entretenir les hommes dans le service et pour les remettre en main. Ces exercices n'ont lieu que le matin et ne durent qu'une heure et demie. L'après-midi, il y a théorie pendant une heure.—Il est vrai que les corvées abondent et que le service des places est très chargé. La nuit, après le couvre-feu qui oblige tous les habitants à rentrer chez eux, des patrouilles fréquentes parcourent la ville : leur itinéraire demande généralement une heure et demie ou deux heures pour être parcouru. Deux fois par semaine, les troupes font des marches d'une durée de trois ou quatre heures, qui leur font connaître les environs de Tananarive.

Le nombre des malades diminue heureusement. Après le surmenage des troupes les derniers jours de l'expédition, une détente s'était produite, et la fièvre et la dysenterie avaient sévi sur les hommes fatigués. Depuis lors un mieux sensible s'est manifesté, et il est à présumer que la situation sanitaire ira en s'améliorant.

Le service postal se fait avec une grande régularité. Il est probable que, fonctionnant par Tamatave, il sera plus rapide, car les convois de *bourgaus* (porteurs) franchissent en sept jours au plus les 350 kilomètres qui séparent Tamatave de Tananarive.

....Comment s'est passée la nuit de Noël à Tananarive ? Nous le saurons bientôt. Comme les nuits habituelles peut-être, comme les nuits habituelles sans doute, la circulation continuant à être interdite la nuit dans la capitale hova. Mais, sans doute aussi, dans les cantonnements, les petits soldats de France auront songé avec plus de tristesse à la patrie lointaine, à la patrie joyeuse et oublieuse où les Hovas de carton sont devenus un article de Paris,—tandis que les patrouilles qui traverseront Tananarive déserte, en regardant les contellations australes, regretteront les étoiles de notre ciel qui leur étaient plus bienveillantes....

L'Affaire Cornélius Herz.

Le cabinet Bourgeois, en même temps qu'il s'efforce d'obtenir l'extradition d'Arton, a repris avec le gouvernement anglais ses négociations en vue d'obtenir l'extradition de Cornélius Herz.

On sait que jusqu'à présent ce qui a empêché d'avoir une solution quelconque de cette affaire, c'est que la demande d'extradition devait être accompagnée de la comparution de Cornélius Herz devant le tribunal de Bow street, à Londres, et que cette comparution n'a jamais pu avoir lieu par suite de la déclaration des médecins anglais que la maladie dont était atteint Cornélius Herz empêchait le transport de celui-ci de Bournemouth à Londres.

Le cabinet Bourgeois a demandé de nouvelles constatations médicales. Mais il négocie sur un autre point : celui de savoir si le cabinet anglais ne consentirait pas à une modification de la législation existante en vue de permettre au juge de Bow street de se déplacer et d'aller interroger Cornélius Herz dans sa résidence de Bournemouth. Le précédent ministère anglais avait paru favorable à ce changement de procédure : il s'agit de savoir si le ministère actuel serait dans les mêmes dispositions.

L'OCCUPATION DE MADAGASCAR.

Nous lisons dans le *Gaulois* :

L'occupation de Madagascar, ou mieux de la région centrale, l'Imérina, représentant quelque chose comme la moitié de la France, cette occupation par un corps de troupes égal tout au plus en nombre à l'effectif de deux régiments sur pied de guerre, touche au roman d'aventures. Ce roman toutefois a déjà paru.

Il y a plus de quatre cents ans que semblable prodige s'était vu, lors de la conquête du Mexique et du Pérou par ces aventuriers de génie, Fernand Cortez et Pizarre, à la tête d'une poignée d'hommes. Le même résultat était dû à la même cause, la supériorité des nouveaux engins de guerre, poudre, mousquet, canon, sur l'arsenal primitif des flèches et des massues.

Le fusil de petit calibre et la mélinite ont établi aujourd'hui une identique disproportion. Les notes du correspondant du journal allemand, Eugène Wolff, suivant notre colonne, nous ont renseignés, montre en main, sur les phases du bombardement de Tananarive par l'artillerie du général Duchesne :

A 3 heures 5 minutes, premier obus à la mélinite tombant dans la cour du palais de la Reine : 26 Hovas tués. A 3 heures 10, deuxième obus : 18 Hovas tués. A 3 heures 15, troisième obus : 40 morts et une centaine de blessés. A 3 heures 19, le drapeau blanc.

On comprend, avec de tels moyens, que le dispositif d'emplacement de nos troupes adopté par le général Duchesne défie toute surprise, toute tentative de soulèvement : infanterie de marine et génie dans la ville, autour du palais de la Reine ; et, sur les points culminants, au nord, au sud, à l'ouest et à l'est de Tananarive, tirailleurs algériens, haoussas, bataillon malgache, avec batteries d'artillerie et obus à la mélinite dans les coffres.

RICHESSES INCONNUES.

Les Boers au Transvaal sont en train d'expérimenter les inconvénients des richesses que leur pays recélait. Les "willanders" ou émigrants qui appartiennent pour la plupart à la race anglo-saxonne, habituée à apporter partout avec elle l'exercice de ses droits politiques, réclament impérieusement leur part dans la souveraineté du pays. Les Boers sont eux mêmes divisés sur ce point : les uns veulent résister à cette insurrection de leurs hôtes ; les autres, toujours adonnés à l'utopie pastorale, préfèrent céder la place aux nouveaux venus et chercher des lieux moins aurifères, où ils auront la possibilité de fumer pacifiquement leurs immenses pipes en gardant leurs troupeaux. La vérité est que l'affluence d'une multitude hétéroclite d'étrangers, dont le passé est le plus souvent d'un fâcheux pronostic, rend absolument nécessaire la constitution d'un pouvoir dont la vigilance et la rigidité soient à la hauteur des besoins d'une société mêlée, qui représente cependant des intérêts considérables donnant lieu à des transactions colossales. Aussi, tandis que des théories de Boers ont déjà fait leur apparition dans le Congo belge, M. Lionel, président de la chambre des mines, vient de signifier au président du Transvaal un ultimatum qui se résume par ces mots : La maison est à nous, c'est à vous d'en sortir.

MODES PARISIENNES.

DERNIERES NOUVEAUTÉS EN MANTEAUX DE RUE ET DE SOIREE.

Le manteau de soirée à droite en drap bleu de ciel est bordé et a des panneaux en passementerie noire et blanche. Une bande de fourrure et des ornements en jais complètent la garniture de cet élégant manteau.

Le paletot Louis XVI à gauche est en drap terracotta garni de passementerie et de jais.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

AU TRANSVAAL.

Délai Apporté à la Transmission des Dépêches.

Les Causes de l'Invasion de Jameson.

Les Griefs des Uitlanders.

LE PLAN DE JAMESON.

La Révolution de Johannesburg.

L'ENERGIE DES BOERS,

DÉBACLE COMPLÈTE.

La Fermeté du Président Kruger et du Général Joubert.

Stupide Requête des Uitlanders.

LES ANGLAIS COMMANDÉS PAR SIR JOHN WILLOUGHBY.

Leur Défaite Complète.

Presse Associée.

Londres, 7 janvier—Un certain délai a été apporté à la transmission des dépêches de Johannesburg et de Captown.

Quelques-uns des derniers messages arrivent avant ceux qui avaient été déposés auparavant. Certains sont datés du 1er janvier et donnent le compte-rendu suivant de l'invasion du Transvaal par les forces de la Compagnie anglaise de l'Afrique du Sud.

Depuis longtemps, les Uitlanders, ou étrangers résidant dans le Transvaal, se plaignaient de la façon dont ils étaient traités par les Boers. Quoique beaucoup plus nombreux que ces derniers, ils sont obligés de fournir pratiquement la totalité du revenu de la République et n'ont aucune représentation dans le gouvernement. C'est leur côté de la question.

D'un autre côté, les Boers prétendent que le fait que les étrangers, en grande partie des Anglais, sont tellement plus nombreux qu'eux, qu'ils les battraient indubitablement aux élections et feraient de leur république une colonie anglaise.

C'est sur ce terrain que l'animosité s'est développée, jusqu'au moment où il a été donné à entendre au docteur Jameson, administrateur du territoire de la Compagnie de l'Afrique du sud, que les anglais du Transvaal étaient mûrs pour la révolte, et que s'il prenait l'initiative les Uitlanders le soutiendraient.

Jameson a aussitôt commencé ses préparatifs pour une expédition sur Johannesburg. Il a engagé sept cents hommes, s'est procuré des munitions en abondance, mais peu de vivres.

Au moment opportun, une lettre lui a été envoyé pour lui demander de venir au secours de ses compatriotes, mis en danger par les Boers soulevés, parcourant les rues de la ville et les campagnes avec une attitude menaçante.

Le lundi 30 décembre, les forces de Jameson ont franchi la frontière du Transvaal sans avertir, il semble cependant, les uitlanders de Johannesburg. Les lignes télégraphiques ont été coupées de façon à empêcher un ordre de rappel par le gouvernement anglais, et les partisans de Jameson ont marché sur Krugerdorf où ils comptaient recevoir les renforts de deux mille étrangers.

Le jour suivant, une grande excitation s'est produite à Johannesburg.

Les populations des centres mineurs et des environs arrivent en foule dans la ville.

Le comité central des Uitlanders s'est alors constitué en gouvernement provisoire pour la ville, et a annoncé que des mesures suffisantes allaient être prises pour la défendre contre les Boers.

Le soi-disant gouvernement a immédiatement envoyé un ultimatum au président Kruger, à Pretoria.

Celui-ci a proposé une conférence à la capitale pour le jour suivant, mais les membres du comité hésitaient à partir sans un sauf conduit.

A ce moment, la nouvelle de l'entrée des forces du docteur Jameson sur le territoire du Transvaal est arrivée à Johannesburg, et leur arrivée fut, en conséquence, attendue d'heure en heure.

Mais les Boers ne restaient pas inactifs.

Il semble qu'ils étaient parfaitement au courant des intentions du docteur Jameson, et ils se sont portés à sa rencontre au nombre de cinq mille bien armés, bien montés et parfaitement exercés, tous chasseurs dont le coup de fusil est un arrêt de mort.

Ce mouvement des Boers a jeté l'alarme parmi les uitlanders, et beaucoup d'entre eux ont quitté, la nuit même, Johannesburg par groupes de cinquante ; et l'espoir de lever des forces pour aider le docteur Jameson s'est évanoui comme un songe, a fondu comme la neige au soleil.

Plus tard, le gouvernement provisoire a envoyé à Sir Hercules Robinson, le gouverneur de la colonie du Cap, une dépêche que nous avons donnée dans notre numéro d'hier, pour demander des secours.

Ce message a causé immédiatement un rapide échange de communications avec le gouvernement de la métropole, et tout a été tenté pour rappeler le docteur Jameson, mais en vain.

Entre temps, une délégation du gouvernement provisoire de Johannesburg s'était rendue à Prétoria et avait obtenu une entrevue avec le président Kruger, dans la soirée de mercredi.

Après avoir écouté les doléances des envoyés, promis de donner aux étrangers une représentation dans le gouvernement du Transvaal, le président a conclu une armistice de trois jours avec les insurgés, enlevant ainsi tout prétexte réel de soulèvement pour soutenir Jameson.

En attendant, le gouvernement provisoire restait maître de Johannesburg. Les Allemands et les Américains étaient, pendant ce temps, entrés dans l'union nationale, représentée par le gouvernement provisoire, et leur exemple avait été suivi par les Africains en général, les Australiens et les membres de l'Association des des marchands

Mais, tout en promettant à la délégation de Johannesburg de faire droit aux demandes exprimées, le président Kruger a imposé des conditions qui ont soulevé l'indignation de la population de cette ville, quand les parlementaires sont revenus et ont exposé le résultat de leur mission.

De fait, on prétend que la seule chose qui ait préveni un nouveau soulèvement est une proclamation impériale défendant à tous les sujets anglais d'aider d'aucune façon le docteur Jameson.

Le général Joubert, tout en garantissant la sécurité à Johannesburg, si les habitants restaient tranquilles, a donné à entendre qu'il adopterait les mesures les plus sévères si toute autre démonstration était faite contre le gouvernement du Transvaal.

Les Américains ont tenu une réunion, après laquelle ils ont télégraphié au président Kruger que, tout en sympathisant beaucoup avec lui, ils ne pouvaient l'aider s'il n'accomplissait pas les réformes demandés par les Uitlanders.

Les Allemands se sont également réunis et ont envoyé au Président Kruger une députation pour l'assurer de leur sympathie et de leur loyauté, tout en supportant les demandes de réformes dans l'administration du Transvaal.

Ils ont aussi télégraphié à l'empereur Guillaume pour lui demander d'employer son influence pour empêcher l'Angleterre d'intervenir dans les affaites de la république.

La nouvelle de la marche sur Johannesburg des forces du docteur Jameson, malgré l'attitude pacifique du président Kruger envers les uitlanders, a soulevé une telle tempête d'indignation contre la timidité du gouvernement provisoire, qu'une seconde délégation a été envoyée pour demander de permettre à la colonne du docteur Jameson d'entrer et de sortir de Johannesburg sans être molestée, et une indemnité au gouvernement du Transvaal pour les dépenses occasionnées par la démonstration contre le régime du président Kruger.

Tout naturellement, les membres du gouvernement n'ont prêté aucune attention à cette requête, et les préparatifs de répression ont continué.

Dès l'entrée des forces de Jameson sur le territoire du Transvaal, un messager du commandant Marco s'est présenté et leur a ordonné de rétrograder.

Jameson a répondu que son intention était de mettre son plan à exécution, non hostile à la population du pays, puis il a ajouté : Nous sommes venus en réponse à une invitation des principaux résidents du *rand*, pour les aider à obtenir la justice et les droits ordinaires des citoyens dans les nations civilisées.

Le combat entre les Boers et les envahisseurs a commencé aussitôt près de Krugerdorf

Les forces anglaises étaient commandées par Sir John Willoughby, assisté du major Goold Adams, célèbre dans la guerre contre les Matabèles.

En plus de leur forte position, les Boers étaient plus nombreux que leurs ennemis, six contre un environ. Mais quoique ces derniers fussent fatigués de leurs longues marches, nuit et jour, sans nourriture, comptant sur les Uitlanders pour les renforcer et leur fournir des provisions, ils ne perdirent que neuf hommes. En même temps les Boers faisaient douze prisonniers.

Jameson s'est alors retiré au sud, dans le but de prendre les Boers à revers, mais ceux-ci se sont massés près de Vlakfontein.

Dans la journée de mercredi, en marchant au sud, les hommes de Jameson ont dû continuellement combattre, ainsi que pendant la nuit ; de sorte qu'à leur arrivée à Vlakfontein, ils étaient épuisés, sur le point de manquer de munitions et de mourir de faim.

Malgré tout, ils se sont battus jusqu'à midi contre les 4,800 Boers qui les entouraient. C'est alors que, sans cartouches, ils se sont rendus.

D'après les estimations, Jameson a eu environ cent cinquante hommes tués et cinquante blessés. Les Boers ont emmené cinq cents prisonniers à Prétoria.

En Prison.

Presse Associée.

Johannesburg, 7 janvier— M. Latty, correspondant de la compagnie de télégraphe Reuter, a été emprisonné. Il est suspecté d'être un espion au service de la Compagnie anglaise de l'Afrique du Sud.

Les Irlandais.

Presse Associée.

Dublin, 7 janvier.—De nombreux nationalistes irlandais s'étaient réunis hier à Wexford pour entendre M. John Redmond.

Les allusions faites par l'orateur à l'invasion du Transvaal par les Anglais ont causé des cris d'enthousiasme prolongés pour les Boers.

Merveilleuse découverte.

Presse Associée.

New York, 7 janvier—Une dépêche de Londres dit que les bruits de guerre ne doivent pas empêcher de parler du merveilleux triomphe de la science annoncé de Vienne. Il est annoncé que le professeur Routgen, de l'université de Wurzburg, a découvert une lumière qui, pour servir à la photographie, pénètre le bois, la chair et la plupart des autres substances organiques.

Le professeur a déjà réussi à photographier des pièces de métal enfermées dans une caisse de bois, ainsi qu'une main ne montrant que les os, la chair demeurant invisible.

Le correspondant du *Chronicle* dit que la découverte est des plus simples.

M. Routgen se sert d'un tube de verre recourbé, et par les rayons émis par ce tube photographié sur des plaques ordinaires.

Au contraire des rayons lumineux ordinaires, les rayons de la nouvelle lumière pénètrent les substances organiques et opaques absolument comme les premiers pénètrent le verre.

Le professeur a également réussi à photographier des pièces de métal cachées, avec un morceau de drap sur l'appareil ; de sorte que les rayons ont non seulement traversé la caisse de bois contenant les objets, mais également la pièce d'étoffe placée devant la négative.

M. Routgen emploie déjà sa merveilleuse découverte à photographier des membres cassés, des projectiles dans les corps humains, etc.

Nouvelle démentie semi-officiellement.

Presse Associée.

Berlin, 7 janvier—La dépêche de Captown au *Times* de Londres, annonçant que le docteur W. J. Leids, secrétaire d'Etat du Transvaal, avec des fonds secrets mis à sa disposition, avait organisé une compagnie allemande de colonisation dans le but d'introduire dans le pays cinq mille Colons militaires, est semi-officiellement démentie à Berlin ce matin.

La Retraite des Italiens.

Les Abyssins les harcèlent.

Presse Associée.

New York, 7 janvier— Dépêche de St-Pétersbourg au *Herald* :

Des avis de Massouah annonçant que les Italiens ont abandonné Adowa et Adigrath et que les Abyssins les harcèlent sans cesse dans leur retraite, ont été télégraphiés au *Neue Fremya* et attirent beaucoup l'attention.

Au cours d'une interview, M Léontieff a dit que la position des Italiens est très dangereuse. Il pense que les rapports annonçant que les Abyssins manquent de nourriture ne sont pas fondés. Le roi Ménélik perçoit une dîme sur les récoltes de maïs. Il vend ces produits en temps de paix, mais il n'a rien vendu depuis trois ans et a réservé ses provisions pour cette année.

La retraite des Italiens causera une grande différence dans l'attitude des tribus douteuses. Ils ont déjà reculé de 300 kilomètres, et il faudrait maintenant 100,000 hommes pour battre les Abyssins.

L'opinion à St-Pétersbourg est que la question de l'Erythrée va prendre de grandes proportions.

Les Portugais au Mozambique.

Presse Associée.

Washington, 7 janvier —Le ministre par intérim du Portugal à Washington, Senor Taveria, a reçu une dépêche lui annonçant la capture de Gungunhama et de son fils Guidide par les troupes portugaises commandées par le capitaine Monshino.

Les prisonniers sont arrivés à Lorenzo Marquez et seront embarqués pour Lisbonne.

La dépêche ajoute que la nouvelle de la capture des chefs de la rébellion au Mozambique a causé le plus grand enthousiasme à Lisbonne, où elle est considérée comme devant mettre fin aux troubles.

Gungunhama, un natif, roi depuis plusieurs années, est devenu mécontent et a causé la révolte parmi les tribus du Mosbrough.

Pour réprimer cette révolte, le Portugal dû, à grands frais, envoyer trois mille soldats pour battre les 30,000 hommes que Gungunhama avait réunis.

Les Italiens en Abyssinie.

Situation critique.

Presse Associée.

New York, 7 janvier— Une dépêche de Berlin au *Herald* dit que des bruits sérieux courent au sujet de la situation des Italiens dans l'Erythrée. Elle serait désespérée.

On apprend que les rapports tendus entre l'Angleterre et l'Italie, à propos du refus de la première de permettre le débarquement de troupes Italiennes à Zeila, prennent un caractère très sérieux.

NOUVELLES AMERICAINES.

Le mariage Belmont-Vanderbilt.

Presse Associée.

New York, 7 janvier— Un journal de New York dit que le mariage d'Oliver P. Belmont et de Mme Alva Vanderbilt sera célébré à la résidence de cette dernière le 28 janvier prochain. Le 29, les nouveaux époux partiront pour l'Europe.

Telle est l'information donnée hier soir par une personne de l'intimité de Mme Vanderbilt.

Elle ajoute que le plus grand secret doit être gardé et que bien peu de personnes assisteront à la cérémonie. Le ministre qui officiera n'a pas encore été désigné, et la date exacte n'est pas encore fixée.

Wm. K. Vanderbilt s'embarque aujourd'hui pour une longue croisière sur son yatch Valiant. Fred Beach, Winnie Hoyt, Louis Webb et Creighton Webb l'accompagnent.

Expédition d'Or.

Presse Associée.

New York, 7 janvier—Lazard Frères ont commandé à la sous-trésorerie de New York $1,000,000 d'or devant être expédiés demain.

Heidelback, Ickelhemer et Compagnie ont demandé, également pour être expédiées demain, $500,000 d'or en barres.